

Léon Trotsky

Œuvres - Avril 1929

Réponses aux questions du journal " Osaka Mainichi "

21 Avril 1929

1. Vous m'interrogez sur ma santé. Elle est plus ou moins satisfaisante. A certaines périodes, elle empire. J'ai besoin d'une cure.
2. Oui, je considère que l'antagonisme fondamental est celui qui existe entre l'Amérique et l'Angleterre. Dans cet ordre d'idées, les rapports entre les Etats-Unis et le Japon n'acquiescent plus qu'une signification secondaire. Autrement dit : les Etats-Unis détermineront leur attitude envers le Japon, dans chaque période envisagée, d'après les rapports qu'ils entretiendront avec la Grande-Bretagne. Si l'on veut, cela signifie que, dans l'ensemble, les contradictions existant entre Washington et Tokio s'atténueront. Mais cela n'exclut pas qu'il puisse se produire certaines périodes de tension. Cela dépend à nouveau des relations entre Tokio et Londres. Vous me demandez si je crois que la guerre est inévitable ? Sans me livrer à des conjectures stériles sur les dates, je dois dire que jamais encore dans l'histoire humaine, autant qu'aujourd'hui, dix ans après la grande boucherie, à l'époque de la Société des Nations, du pacte Kellog, etc., le monde alla avec tant d'obstination aveugle vers une catastrophe militaire. Ce n'est pas là une hypothèse ni une supposition, mais bien une conviction, plus même, une certitude inébranlable.
3. Les potins sur la IVe Internationale que je projeterais, soi-disant, de fonder sont absolument absurdes. L'Internationale social-démocrate, ainsi que l'Internationale Communiste ont, au point de vue de l'histoire, des racines profondes. Il n'y aura besoin d'aucune Internationale intermédiaire (2 1/2) ou complémentaire (IV). Il n'y a pas de place pour elles. Le cours de Staline dans l'Internationale Communiste consiste précisément à s'orienter vers l'Internationale 2 1/2. Le centrisme est situé entre la Social-démocratie et le communisme. Mais il est instable, même quand il s'appuie sur l'appareil de l'Etat. Il sera broyé entre les meules social-démocrate et communiste. Après des luttes, des frictions, des scissions il restera deux Internationales celle des socialistes et la nôtre, l'Internationale communiste. J'ai pris part à la création de cette dernière, je lutte pour ses traditions, et je n'ai pas l'intention de la céder à personne.
4. Vous me demandez pourquoi toute une série d'Etats ont fermé leurs portes devant moi. Probablement dans le but d'aider les marxistes à mieux expliquer aux masses ouvrières ce qu'est la démocratie capitaliste. Le gouvernement norvégien a donné comme raison de sa décision des considérations sur ma sécurité. Je ne puis considérer cet argument comme convaincant. Je ne suis qu'une individualité, et la question de ma sécurité est mon affaire privée. J'ai des ennemis, mais j'ai aussi des amis. Le fait que j'habiterais la Norvège ou quelque autre pays ne rendrait nullement responsable de ma sauvegarde le gouvernement de ce pays. L'unique gouvernement qui s'est chargé de cette responsabilité, en pleine connaissance de cause, et avec préméditation, est celui de la fraction stalinienne qui m'a expulsé de l'U.R.S.S.
5. En vous référant à mes paroles que c'est en vain que l'ennemi attend le renversement proche du régime soviétique, vous me demandez si j'admets la " possibilité d'un renversement, sinon prochain, tout au moins assez peu éloigné, du régime soviétique existant. " J'estime qu'avec une politique juste, on peut assurer la stabilité de ce régime jusqu'à la révolution socialiste inévitable en Europe et dans le monde entier; après quoi le régime des Soviets devra faire graduellement place à la société communiste sans Etat. Mais l'histoire se réalise à travers la lutte des classes. Cela signifie qu'il n'existe pas de positions qui soient absolument sûres, ou complètement désespérées. La direction joue un rôle énorme dans le mécanisme de la lutte. Si la ligne de conduite suivie pendant les cinq dernières années continue à être appliquée, tôt ou tard la dictature serait sapée. Mais, sous le fouet de l'Opposition, l'Appareil stalinien saute d'un côté à l'autre, et oblige ainsi le Parti à réfléchir et à comparer. Jamais encore la politique en U.R.S.S. n'a gravité dans la même mesure autour des idées de l'Opposition qu'aujourd'hui, tandis que ses chefs sont emprisonnés ou exilés.
6. Au sujet de ma collaboration à la presse bourgeoise, j'ai donné les explications nécessaires dans ma lettre aux ouvriers de la République des Soviets. Je joins cette lettre.
7. Aurais-je mené la lutte contre la droite ? Certainement. Staline combat actuellement les droitiers parce qu'il subit le fouet de l'Opposition. Il le fait en centriste, obligé de protéger sa position intermédiaire par des scissions à droite et à gauche, aussi bien contre la ligne de conduite prolétarienne que contre celle des opportunistes s'affichant ouvertement. Cette lutte en zigzags de Staline ne fait, en dernière analyse, que renforcer la droite. Seule une attitude révolutionnaire peut protéger le Parti contre les secousses et les scissions.
8. En vous référant à la stabilisation du capitalisme, vous demandez où sont donc les perspectives de la révolution mondiale. Celles-ci croissent, plongeant leurs racines dans la stabilisation elle-même. Le capitalisme des Etats-Unis est le facteur le plus révolutionnaire du développement du monde. Nous constaterons de grandes perturbations dans le marché mondial, des conflits économiques profonds, des crises de vente, du chômage et des troubles qui en découleront... Je préférerais infiniment une transformation pacifique de la société faisant l'économie des frais généraux d'une révolution, mais voyant tout ce qui se passe je ne puis me condamner moi-même à être aveugle. Or seul un aveugle incurable peut croire à

une transformation pacifique.

L. TROTSKY

Où va la révolution soviétique ?

22 avril 1929

Depuis la révolution d'Octobre, cette question n'a pas quitté les colonnes de la presse mondiale. A l'heure actuelle, elle est traitée en fonction de mon exil que les adversaires du bolchevisme considèrent comme un dénouement depuis longtemps attendu. Que cet exil ait une importance, non point personnelle, mais politique, ce n'est pas à moi de le nier. Cependant, cette fois encore, je ne conseillerai pas de se hâter de conclure au "*commencement de la fin*".

Il serait vain de rappeler que les pronostics historiques se distinguent des pronostics astronomiques en ce qu'ils sont toujours relatifs. Il serait ridicule de faire une prédiction exacte lorsqu'il s'agit de la lutte de forces vives. Le problème de la prévision historique consiste à distinguer le possible de l'impossible, et à dégager, parmi les conceptions théoriques, quelles sont les plus vraisemblables.

Une réponse un tant soit peu fondée à cette question "*Où va la révolution soviétique?*" ne pourrait se trouver que dans le résultat de l'analyse de toutes ses forces intérieures, ainsi que des circonstances mondiales parmi lesquelles elle se meut une telle étude exige un livre. A Alma-Ata, j'ai travaillé à ce livre, que j'espère achever à bref délai. Je ne puis ici qu'indiquer les grandes lignes qu'il faut suivre pour chercher une réponse.

Est-il vrai que la révolution russe soit proche de sa liquidation? Ses ressources intérieures sont-elles épuisées? Qui pourra lui succéder? Une démocratie? Une dictature? Une restauration monarchique?

Le cours d'un processus révolutionnaire est beaucoup plus complexe que celui d'un torrent de montagne. Mais, là comme ici, le changement d'orientation le plus paradoxal à première vue est absolument normal. Toutefois, il ne faut pas exiger une norme extérieure et schématique, il faut prendre une norme naturelle, déterminée par le volume d'eau du torrent, le relief de la contrée, le caractère des courants aériens, etc. En politique, cela signifie qu'après les ascensions les plus fortes de la révolution, il faut prévoir la possibilité et la probabilité de descentes abruptes, parfois prolongées et, au contraire, dans les périodes de la décadence la plus grande, comme par exemple au moment de la contre-révolution de Stolypine (1907-1910), distinguer les prémices d'une nouvelle ascension.

Deux périodes principales

Les trois révolutions qu'a traversées la Russie pendant le dernier quart de siècle constituent, en réalité, les étapes d'une seule et même révolution. Entre les deux premières, douze années se sont écoulées ; entre la deuxième et la troisième, il n'y a eu que neuf mois. Les onze années d'existence de la révolution soviétique se décomposent également en une série d'étapes parmi lesquelles deux principales, la maladie de Lénine et le commencement de la lutte contre le « trotskysme », peuvent être à peu près considérées comme la ligne de démarcation qui les sépare. Pendant la première période, les masses ont joué un rôle décisif. L'Histoire ne connaît pas d'autre exemple de révolution ayant mis en mouvement des masses semblables à celles qui furent soulevées par la révolution d'Octobre. Et aujourd'hui encore, il existe des esprits originaux qui considèrent la révolution d'Octobre comme une

aventure ! En raisonnant ainsi, il ravalent jusqu'au néant ce qu'ils défendent : quelle serait donc la valeur d'une organisation sociale qu'une " *aventure* " pourrait renverser ? En réalité, la réussite de la révolution d'Octobre - le seul fait qu'elle ait tenu pendant les années les plus critiques contre des légions d'ennemis - fut assurée par l'activité et l'initiative des masses des villes et des campagnes. C'est sur cette seule base qu'a pu se développer l'improvisation de l'appareil gouvernemental et de l'Armée rouge. Telle est, en tout cas, la principale déduction de mon expérience en la matière.

La seconde période, qui a amené un changement radical de direction dans le gouvernement, est caractérisée par un abaissement incontestable de l'activité immédiate de la masse : la rivière rentre dans le lit. Au-dessus des masses s'élève de plus en plus l'appareil centralisé de la direction. L'Etat soviétique ainsi que l'armée se bureaucratisent. La distance grandit entre les milieux dirigeants et les masses. L'appareil acquiert de plus en plus un caractère de " *fin en soi* ". De plus en plus, le fonctionnaire est pénétré de la conviction que la révolution d'Octobre s'est accomplie précisément pour concentrer le pouvoir entre ses mains et lui garantir une situation privilégiée. Il n'y a pas lieu, je pense, d'expliquer que les contradictions positives que nous distinguons dans le développement de l'Etat soviétique ne sont pas des arguments en faveur d'une négation anarchiste, c'est-à-dire totale et stérile, de l'Etat en général.

Dans une lettre remarquable consacrée aux phénomènes de dégénérescence de l'appareil gouvernemental et du parti, mon vieil ami Rakovsky indique de façon très démonstrative comment, après la conquête du pouvoir, une bureaucratie indépendante se forma au sein de la classe ouvrière, et comment cette différenciation fut d'abord seulement fonctionnelle, puis devint sociale par la suite.

Naturellement, le processus intérieur de la bureaucratie se développa en liaison étroite avec un autre, plus profond, survenu dans le pays. Avec les principes de la NEP [nouvelle politique économique], on vit renaître une large Catégorie de petits-bourgeois des villes. Les professions libérales ressuscitèrent. Au village, ce fut l'ascension du paysan riche, du koulak. Précisément parce qu'il s'était haussé au-dessus des masses, le corps des fonctionnaires s'était, dans ses larges sphères, rapproché de ces couches bourgeoises et s'y était apparenté. De plus en plus, l'initiative et l'esprit critique de la masse furent regardés par la bureaucratie comme une entrave. La pression de l'appareil de l'Etat sur les masses s'accrut d'autant plus facilement que, ainsi qu'il a déjà été dit, la réaction psychologique des masses elles-mêmes s'exprimait par une diminution incontestable de leur activité politique. Pendant ces dernières années, il arriva souvent aux ouvriers d'entendre cette apostrophe des bureaucrates ou des nouveaux propriétaires " *Vous n'êtes plus en 1918 !* " En d'autres termes, le rapport des forces se modifiait aux dépens du prolétariat.

A ces processus correspondirent des transformations intérieures dans le parti lui-même. Il ne faut pas oublier un instant que l'écrasante majorité de ce parti, qui compte actuellement plus d'un million d'adhérents, n'a qu'une conception confuse de ce qu'était celui-ci pendant la première période révolutionnaire, sans parler même de la période d'avant la révolution ! Il suffit de dire que de 75 à 80% des membres du parti y sont entrés après 1923. Le nombre de membres du parti inscrits avant la révolution est inférieur à 10 %. A partir de 1923, le parti fut fondu artificiellement en une masse à demi amorphe, destinée à jouer le rôle de matière malléable entre les mains des professionnels de l'appareil. Cette édulcoration de la substance révolutionnaire du parti est apparue comme une prémice inévitable des victoires de l'appareil sur le " *trotskyisme* ". Il faut également remarquer que les manifestations de corruption et d'arbitraire ont augmenté du fait de la bureaucratisation du régime d'Etat et de celui du parti. Les adversaires des Soviets signalent ces manifestations avec malveillance. Ce serait contre nature qu'il en fût autrement. Mais lorsqu'ils tentent d'expliquer ces phénomènes par l'absence d'une

démocratie parlementaire, il suffit, pour leur répondre, de leur montrer la longue série des " *Panamas* ", en commençant au besoin par l'Affaire elle-même - et elle n'a pas été la première - dont le nom est devenu un symbole, et en finissant par celle, toute fraîche de **La Gazette du Franc** et par celle de l'ancien ministre Klotz. Si l'on veut nous prouver que la France constitue une exception, que, par exemple, les Etats-Unis ignorent la corruption politique, nous ferons tous nos efforts pour y croire... Mais revenons à notre sujet.

Les fonctionnaires qui se sont élevés au-dessus de la masse sont, en majorité, profondément conservateurs. Ils sont enclins à considérer que tout ce qui est indispensable à la félicité humaine a été réalisé. Ces éléments portent à l'Opposition une haine organique ; ils l'accusent de suggérer aux masses, par ses critiques, le doute à leur endroit, de détruire la stabilité du régime et de menacer les conquêtes d'Octobre en agitant le spectre de la « révolution permanente ». Cette couche conservatrice, qui constitue le meilleur soutien de Staline dans sa lutte contre l'Opposition, tend à s'avancer beaucoup plus que Staline lui-même ou que le noyau fondamental de sa fraction, vers la droite, au-devant des nouveaux possédants. D'où le conflit actuel de Staline avec la droite. D'où la perspective pour le parti d'une nouvelle « épuration », non seulement des « trotskystes » dont le nombre a grandi à la suite des expulsions et des exils, mais aussi des éléments les plus décomposés de la bureaucratie. La politique double de Staline se déploie en une succession de zigzags dont la conséquence est le renforcement du flanc droit et du flanc gauche, au détriment de la fraction du centre qui gouverne.

Thermidor

Bien que la lutte contre les droitiers soit toujours à l'ordre du jour, l'ennemi essentiel de Staline n'en reste pas moins la gauche, comme précédemment. A l'heure actuelle, la chose (claire depuis longtemps pour l'Opposition) est d'une évidence criante.

Dès les premières semaines de la campagne contre la droite, dans une lettre adressée d'Alma-Ata aux camarades partageant mon point de vue, le 10 novembre dernier, je disais que la tactique de Staline réside en ceci : au moment propice, « lorsque la droite sera suffisamment effrayée, tourner brusquement le feu contre l'aile gauche. [...] La campagne contre la droite n'est que l'élan pris pour une nouvelle attaque contre la gauche. Celui qui n'a pas compris cela, n'a rien compris. » Ce pronostic s'est réalisé plus tôt et plus catégoriquement qu'on ne pouvait s'y attendre. Celui qui, pendant une révolution, glisse sans avoir rompu avec le vieux soutien social, est contraint de qualifier son glissement d'ascension, et de faire passer sa main droite pour sa main gauche. C'est précisément pour cette raison que les staliniens qualifient l'Opposition de " *contre-révolutionnaire* " et font des efforts désespérés pour mettre dans le même sac leurs adversaires de droite et ceux de gauche. C'est à ces fins que doit s'appliquer désormais le mot " *émigration* ". Il existe, en effet, à l'heure actuelle, deux émigrations, l'une débusquée par l'ascension des masses révolutionnaires, et une autre, qui devient l'indice du progrès des forces ennemies de la révolution. Lorsque l'Opposition, utilisant l'analogie existant avec la révolution classique de la fin du XVIII^e siècle, parle de Thermidor, elle signale le danger survenant d'une lutte des staliniens contre la gauche (étant donné les phénomènes et les tendances indiqués ci-dessus), lutte susceptible de devenir le point de départ d'un changement camouflé de la nature sociale du pouvoir soviétique.

La question de Thermidor, qui joue un rôle si important dans la lutte entre l'Opposition et la fraction gouvernante, exige cependant des explications complémentaires.

L'ancien président du Conseil français, M. Herriot, a déclaré récemment que le régime soviétique, s'étant appuyé pendant dix ans sur la violence, se condamne lui-même de ce propre fait. Lors de sa visite à Moscou en 1924, M. Herriot, pour autant que je l'aie compris alors, avait tenté de se faire une

conception plus bienveillante - si-non plus précise - des Soviets. Mais cette période de dix ans révolue, il juge d'actualité de priver la révolution d'Octobre de son crédit. Je dois avouer que je ne comprends pas très bien la politique radicale. Les révolutions n'ont encore signé à personne des traites à échéances fixes. Il a fallu dix ans à la Révolution française non pour Instituer la démocratie, mais pour amener le pays au bonapartisme. Il n'en reste pas moins indiscutable que si les jacobins n'étaient venus à bout des girondins et n'avaient pas montré au monde l'exemple du châtement radical infligé à la vieille société, l'humanité tout entière serait raccourcie d'une tête.

Pas davantage une révolution ne s'est produite sans comporter des conséquences pour toute l'humanité. Mais, en même temps, les révolutions n'ont pas conservé toutes les conquêtes qu'elles avaient faites, au cours de leur ascension la plus haute. Après qu'une classe, un parti, des individus ont fait la révolution, une autre classe, un autre parti, d'autres individus commencent à en profiter. Seul un sycophante invétéré pourra nier l'importance historique universelle de la Grande Révolution française, bien que la réaction qui lui succéda fut si violente qu'elle conduisit le pays à la restauration des Bourbons. Thermidor fut la pre-mière étape sur la voie de la réaction. Les nouveaux fonctionnaires, les nouveaux propriétaires voulaient se régaler en paix des fruits de la révolution. Les vieux jacobins irréductibles les gênaient. Les nouveaux propriétaires n'avaient pas encore eu l'audace de l'enrôler sous un drapeau à eux. Il leur fallait marcher sous l'égide des Jacobins eux-mêmes. Ils se trouvèrent des chefs provisoires, à visage de Jacobin de troisième ordre. En descendant le courant, ces derniers préparaient les voies à l'avènement de Bonaparte oui, avec ses baïonnettes et son code, renforça la nouvelle propriété.

Les éléments du processus thermidorien. qui, bien entendu, conserve intégralement son originalité, se retrouvent au pays des Soviets. Ils sont apparus clairement pendant ces dernières années. Ceux qui détiennent actuellement le pouvoir ont joué dans les événements décisifs de la première période révolutionnaire un rôle de second plan, ou bien ils ont été des adversaires déclarés de la révolution et ne s'y sont ralliés qu'après la victoire. Ils servent maintenant - comme toujours et partout - de couverture à ces éléments et à ces groupes qui, tout en étant les ennemis du socialisme, sont trop faibles pour accomplir un coup d'Etat contre-révolutionnaire et, pour cette raison même, tendent au glissement paisible sur les rails de la société bourgeoise, à « une descente, tous freins serrés », selon l'expression d'un de leurs idéologues.

Toutefois, ce serait commettre une énorme faute que de considérer tous ces processus comme déjà réalisés. Pour le bonheur des uns, pour le malheur des autres, l'échéance est encore lointaine. L'analogie historique est une méthode séduisante et, par conséquent, dangereuse.

Il serait trop superficiel de penser qu'il y a une loi cyclique particulière des révolutions, qui les oblige, en partant des Bourbons, à revenir aux Bourbons, après avoir franchi l'étape du bonapartisme. La marche particulière de chaque révolution se détermine par une combinaison particulière des forces nationales avec toute la situation internationale.

Il n'en reste pas moins vrai que certains traits sont communs à toutes les révolutions, ce qui permet d'avoir recours aux analogies, et les exige même impérativement Si l'on veut s'appuyer sur les leçons du passé et ne pas recommencer éternellement l'Histoire par le commencement.

On pourrait expliquer par la sociologie pourquoi les tendances de Thermidor, du bonapartisme et de la Restauration existent en puissance dans toute révolution victorieuse digne de ce nom. Toute la question réside dans la force de ces tendances, dans leurs combinaisons, dans les conditions de leur développement. Quand nous parlons de la menace du bonapartisme, nous ne la croyons aucunement déterminée par une loi historique quelconque. Le sort futur de la révolution sera fixé par la marche même de la lutte des forces vives de la société. Un flux et un reflux se produiront encore, dont la durée dépendra, dans une mesure immense, des événements européens et mondiaux.

A une époque comme la nôtre, seul un groupement qui ne perçoit pas les raisons objectives de sa

défaite et qui éprouve la sensation d'être un fêtu de paille porté par un torrent peut se trouver anéanti à jamais.

Si tant est qu'un fêtu de paille éprouve des sensations...

Constantinople, le 22 avril 1929.

Léon Trotsky :

Lettre à Boris Souvarine

25 avril 1929

Cher camarade Souvarine,

J'ai bien reçu votre lettre du 16 avril. Elle m'a quelque peu surpris. Vous dites que vous attendiez de moi une autre attitude à l'égard des groupes d'opposition à l'étranger. J'aurai dû, selon vous, ne pas me prononcer tout de suite, mais observer, étudier et m'efforcer de rassembler les groupes et les hommes capables de penser et d'agir en marxistes. Vous me reprochez de n'avoir pas pris le temps "d'examiner, de réfléchir et de discuter". Et vous me prévenez que j'aurai à regretter ma hâte.

Je pense que votre critique, de ton tout à fait amical, ce que je constate avec plaisir, reflète toute la fausseté de votre position actuelle. Vous ne pouvez pas ne pas avoir que je ne me suis prononcé jusqu'ici sur aucune des questions internationales controversées qui divisent les groupes d'opposition français, allemands, autrichiens et autres. Au cours de ces dernières années, je suis resté trop longtemps coupé de la vie interne des partis [communistes] occidentaux et en effet il me faudra du temps pour connaître plus en détail tant la conjoncture politique que les groupes d'opposition. Si j'ai quand même émis une opinion au sujet de ces derniers, ce n'est que par rapport à trois questions capitales pour notre époque: la politique intérieure de l'U.R.S.S., la direction de la Révolution chinoise et la tendance du comité anglo-russe. N'est-il pas étrange que sur ces trois questions précisément, vous m'engagiez à ne pas me presser, à gagner du temps, à m'informer et à réfléchir ? Ce disant, vous ne renoncez nullement, en ce qui vous concerne, à votre droit de prendre publiquement position sur ces trois questions et cela dans un sens tout à fait opposé aux décisions qui constituent le fondement même de l'opposition léniniste de gauche.

J'ai déclaré dans la presse que j'étais tout disposé à rectifier ou à modifier entièrement mon opinion sur le groupe Brandler ou sur le vôtre, si des faits ou des documents nouveaux étaient portés à ma connaissance. Depuis, le groupe Brandler m'a très aimablement envoyé une collection complète de ses publications. Dans l'*Arbeiterpolitik* du 16 mars [1929], j'ai lu le rapport de Thalheimer sur la discussion russe. A vrai dire, je n'ai pas eu besoin de consacrer beaucoup de temps à l'"étude" et à la "réflexion" pour voir que le groupe Brandler-Thalheimer se situe de l'autre côté de la barricade. Nous allons, si vous le voulez bien, rappeler les faits :

1. En 1923, ce groupe n'a ni su ni comprendre ni exploiter une situation révolutionnaire unique;
2. En 1924, Brandler s'évertuait à regarder la situation révolutionnaire sous l'angle du proche avenir et non du passé;
3. En 25, Brandler déclara qu'il n'y avait pas la moindre situation révolutionnaire, mais une analyse de Trotsky "surestimant la situation";
4. En 25-26, il estimait que miser sur le koulak, alors la conception de Staline-Boukharine, était juste;
5. En 1923-25, Thalheimer, en tant que membre de la commission du programme, soutenait Boukharine contre moi au sujet du programme (un schéma pur et simple de capitalisme *national* au lieu d'une généralisation doctrinale de l'économie et de la politique *mondiales*);
6. Brandler et Thalheimer n'ont, autant que je sache, jamais protesté contre la théorie du socialisme

dans un seul pays;

7. Brandler et Thalheimer ont cherché à s'introduire dans la direction du parti en arborant les couleurs staliennes (à l'instar de Foster aux Etats-Unis);

8. En ce qui concerne la Révolution chinoise, Brandler et Thalheimer se sont mis à la remorque de la direction officielle du Parti;

9. Ils ont fait de même au sujet du Comité anglo-russe.

J'ai donc devant les yeux une expérience portant sur six années. Vous ne pouvez pas ignorer que je n'ai mis aucune hâte à condamner Brandler. Après le lamentable fiasco de la révolution allemande de 1923, j'ai pris sous condition sa défense en montrant qu'il serait inadmissible de faire de lui un bouc émissaire, alors que la responsabilité de la catastrophe allemande incombait tout entière à la direction Zinoviev-Staline de l'Internationale communiste. Je n'ai porté sur Brandler un jugement politique négatif que lorsque j'eus acquis la conviction qu'il ne voulait pas ou ne pouvait pas tirer de leçons, même des plus grands événements. Son analyse rétrospective de la conjoncture allemande de 1923 est tout à fait comparable à la critique que les mencheviks faisaient de la révolution de 1905 pendant les années de réaction. Sur tout cela, j'ai eu suffisamment le temps de "réfléchir".

Tout le rapport de Thalheimer sur la discussion russe peut être résumé en une phrase: "Le programme de Trotski exige une pression financière plus forte sur les paysans". cette phrase de Thalheimer revient avec des variantes tout au long du rapport. Peut-il y avoir pour un marxiste de position plus honteuse ? Pour moi, la question même commence à la négation du paysannerie *comme un tout*. Il s'agit de *la lutte des classes à l'intérieur du paysannerie*. L'opposition réclamait que 40 à 50 % des paysans fussent en général exemptés d'impôts. Dès 1923, l'opposition lança l'avertissement que le retard de l'industrie entraînerait l'apparition de "ciseaux" dans la fixation des prix et par conséquent l'exploitation la plus profonde et la plus néfaste des couches sociales inférieures des campagnes par les koulaks, les intermédiaires et les revendeurs.

Les paysans moyens représentent un protoplasme tout à fait spécial. La formation de ce protoplasme s'accomplit inévitablement et invariablement dans deux directions : capitaliste, par l'entremise des koulaks; socialiste, par l'intermédiaire des paysans semi-prolétaires et des ouvriers agricoles. Qui ignore de processus fondamental, qui généralise en parlant du paysannerie, qui ne s'aperçoit pas que le "paysannerie" a deux faces ennemies, est perdu sans retour. Le problème de Thermidor et du bonapartisme est dans son essence le problème koulak. Qui détourne les yeux de ce problème, qui en réduit la portée en attirant l'attention sur le régime intérieur, sur le bureaucratisme, sur les méthodes malpropres de polémique et autres manifestations ou reflets externes de la pression que l'anarchie koulak exerce sur la dictature du prolétariat, ressemble au médecin qui serait à l'affût des symptômes, des éruptions cutanées, et qui se désintéresserait des troubles fonctionnels ou organiques.

En même temps, Thalheimer va en répétant, tel un perroquet bien dressé, que notre revendication relative au vote à bulletin secret dans le Parti est du "menchevisme". Il ne peut pas ne pas savoir que les membres ouvriers du P.C. russe ont peur de parler et de voter selon leur conscience. Ceux-ci redoutent l'"appareil" qui répercute la pression du koulak, du fonctionnaire, du technocrate, du petit-bourgeois, de la bourgeoisie étrangère. Certes, le koulak réclame lui aussi le vote à bulletin secret dans les soviets, car il est également gêné par l'appareil qui malgré tout subit par ailleurs la pression des ouvriers. Ce sont là les aspects de la dualité du pouvoir que recouvre la bureaucratie centraliste, laquelle louvoie entre les classes et qui, pour cette raison justement, sape la position du prolétariat. Les mencheviks veulent le vote à bulletin secret pour le koulak et le petit-bourgeois dans les soviets contre les ouvriers, contre les communistes. Je veux le vote à bulletin secret pour les ouvriers bolcheviks dans le Parti contre les bureaucrates, contre les thermidoriens. Mais Thalheimer, qui fait partie de ceux qui ne voient pas les

classes, confond la revendication de l'opposition léniniste avec celle des mencheviks. Derrière cette absurdité, il cherche à dissimuler sa position purement bourgeoise sur la question paysanne.

Certes, non seulement les ouvriers bolcheviks, mais aussi leurs ennemis infiltrés dans le Parti, essaieront de tirer profit du vote à bulletin secret. En d'autres termes, la lutte de classe à l'intérieur du Parti communiste, aujourd'hui étouffée par les hautes sphères de l'"appareil" bonapartiste, apparaîtra au grand jour. C'est précisément ce dont nous avons besoin. Le Parti se verra ainsi tel qu'il est. Il fera de lui-même sa véritable épuration qui contrebalancera l'épuration truquée à laquelle la bureaucratie a procédé dans l'intérêt de sa propre conservation.

Ce n'est qu'après avoir épuré le Parti par le moyen que je viens d'indiquer que l'on pourra transposer le vote à bulletin secret dans les syndicats prolétariens. Après des années pendant lesquelles les organisations syndicales ont été dépouillées de leur personnalité, ce n'est que par ce moyen, dis-je, que l'on pourra en effet déterminer le degré d'influence des mencheviks, des socialistes révolutionnaires et des réactionnaires. Sans prendre la température de la classe ouvrière tout entière, on ne peut défendre la dictature effective du prolétariat. Aujourd'hui, le mal est si profond qu'il n'est possible de le mettre à nu qu'en employant les grands moyens. L'un d'eux - et ce n'est évidemment pas le seul - consiste à revendiquer le vote à bulletin secret dans le Parti et ensuite dans les syndicats.

Pour ce qui est des soviets, nous trancherons la question une fois l'expérience faite dans le Parti et dans les organisations syndicales prolétariennes.

Dans toutes les questions essentielles de la révolution mondiale et de la lutte des classes, Brandler et Thalheimer ont rejoint Staline et Boukharine, qui sur ces questions précisément (Chine, trade-unions britanniques, paysannerie) ont le soutien de la social-démocratie. Et c'est cette revendication de vote à bulletin secret pour l'avant-garde prolétarienne contre l'appareil qui fait du menchevisme par des méthodes de terreur, que Thalheimer qualifie... de menchevisme. Peut-on imaginer faillite idéologique plus lamentable ?

Sans doute le groupe de Brandler comprend beaucoup d'ouvriers qui, écartés du Parti par la gestion malpropre de Thaelmann & Cie, se sont trompés de porte. L'opposition léniniste doit les aider à voir clair dans la situation. Mais on n'y parviendra que par une lutte intransigeante et sévère contre le cours olitique de Brandler et de Thalheimer et contre tous les groupes qui se solidarisent avec eux ou les soutiennent pratiquement.

Le cours stalinien dans l'Internationale communiste n'a pas dit son dernier mot. Nous ne faisons qu'entrer dans une ère de crises, de scissions, de regroupements et de bouleversements. Un travail de plusieurs années nous attend, qui ne sera pas à la mesure de tous. Vous me parlez des hésitations de Radek, de Smilga et de Préobrajensky. Je les connais suffisamment. Ce n'est pas le premier jour, le premier mois, ni même la première année qu'on les voit hésiter. On remarquera, et c'est à souligner, que ces camarades ont toujours hésité ou adopté une position erronée sur toutes les questions essentielles de la révolution mondiale. Radek défendit une politique erronée sur les questions de la Chine et du Comité anglo-russe et, jusqu'en 1927, douta que tout autre cours économique fut possible en dehors de celui de Staline et de Boukharine. Préobrajensky adopta lui aussi une position erronée sur la question chinoise et sur le programme de l'I.C. (attitude conciliante à l'égard du national-socialisme). Smilga et Radek se prononcèrent contre l'abandon par le P.C. des rangs du Kuomintang et contre le mot d'ordre de la dictature du prolétariat chinois au cours de la révolution, puis contre celui de l'Assemblée constituante pendant la contre-révolution. Les hésitations actuelles de ces camarades, en matière d'organisation à l'intérieur du Parti, découlent du manque de clarté de leur position doctrinale et politique en général et du fait qu'ils sont assis entre deux chaises. Il en a toujours été ainsi et il en sera ainsi encore.

Lénine nous a appris à ne pas craindre les désaffections, les pertes, les défections, même de camarades influents et dignes de respect. En fin de compte, c'est la ligne politique qui décide. Savoir se maintenir

dans la juste ligne en période de reflux politique, d'offensive de la bourgeoisie, de la social-démocratie et du bloc droitier-centriste dans l'I.C. (tous ces phénomènes sont du même ordre), tel est aujourd'hui le devoir du révolutionnaire prolétarien. Une appréciation exacte de l'époque et de ses forces motrices, une prévision juste de l'avenir obligent tous les éléments authentiquement révolutionnaires de la classe ouvrière à se regrouper et à se serrer les coudes sous la bannière bolchevique. C'est ainsi que je vois la question.

Je serais très heureux si vous pouviez vous associer aux considérations qui précèdent. Cela vous permettrait de militer dans les mêmes rangs. Et je me rends très bien compte de quelle utilité serait pour la cause une telle collaboration.

Salutations fraternelles,

L. Trotsky